

L'interpellation

Sur les rapports entre sociologie et sémiotique

Interpellation

On the Relationships Between Sociology and Semiotics

André TURMEL et Gilles CAZABON

Volume 25, numéro 2, automne 1993

La construction des données

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

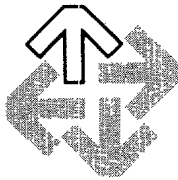
TURMEL, A. & CAZABON, G. (1993). L'interpellation : sur les rapports entre sociologie et sémiotique. *Sociologie et sociétés*, 25(2), 137-156.
<https://doi.org/10.7202/001808ar>

Résumé de l'article

Après tant d'années de réalisme politique et de rapports de force, les relations des sociologies avec la fonction symbolique sont troubles et incertaines. Nous voulons donner toute sa place et sa puissance à cette fonction symbolique en tant que médiation du rapport au monde. Elle implique un cadrage cognitif socialisé à travers lequel se matérialise une capacité d'intelligibilité. L'expérience du groupe La Puce Communautaire qui vise une appropriation des nouvelles technologies par la population illustre la construction de l'objet, par ailleurs proposée pour pallier aux impasses de certaines perspectives.

L'interpellation

Sur les rapports entre sociologie et sémiotique



ANDRÉ TURMEL et GILLES GAZABON

L'activité cognitive, dans son passage vers le réel social, fait souvent appel à la métaphore. Il s'agit là d'une conduite symbolique, de l'ordre du langage, qui s'offre à l'intelligibilité. La métaphore de l'interpellation s'inscrit dans le rapport social défi/contre-défi : une sommation à des fins de questionnement et une réponse à celui-ci.

Les sémiotiques interpellent les sociologies à plus d'un titre. L'écho de cette interpellation laisse place à autant d'interrogations sur le plan de la construction de l'objet que sur l'impensé des théories sociologiques : le langage. Comment les sociologies découpent-elles leur objet ? Comment rendent-elles compte dans leur totalité des phénomènes étudiés ? La perspective sémiotique lance donc un défi aux sociologies : fonder l'analyse du réel social sur des bases qui intègrent la fonction symbolique, non comme résidu aléatoire, mais en tant que puissance aussi déterminante que le pouvoir et les rapports de force.

En contre-défi, nous abordons dans un premier temps les questions de construction de l'objet en jeu dans le rapport sociologies—sémiotiques. Dans un deuxième temps, nous analysons un discours social, celui du groupe *La Puce communautaire*¹. Nous avons fait appel autant aux sémiotiques greimassienne que peircéenne en indiquant comment le croisement d'une sémiotique structurale (Greimas) et d'une sémiotique pragmatique (Peirce) est productif dans l'approche du réel social. Nous développerons plus précisément la méthode greimassienne, nous contentant de renvoyer aux seuls résultats de la démarche inspirée de la sémiotique peircienne. Dans un troisième temps nous proposerons une réflexion critique sur la démarche d'analyse.

CONSTRUCTION DE L'OBJET : RAPPORT ENTRE LES SOCIOLOGIES ET LES SÉMIOTIQUES

Le problème se formule ainsi : *La Puce communautaire* est un groupe qui intervient dans un quartier de Montréal – Hochelaga-Maisonneuve – caractérisé par une pauvreté importante. En 1981, près de 20 000 personnes (le quartier compte 53 500 habitants) y

1. Les auteurs remercient pour leurs remarques et critiques les responsables du présent numéro, Nicole Romognino et Gilles Houle ainsi que deux lecteurs anonymes. Cette analyse, adaptée pour les fins du présent article (cf. partie 2), est tirée de la thèse de doctorat de Gilles Cazabon ; « Univers du symbolique et production de la culture. Étude d'un projet d'appropriation des nouvelles technologies : le cas de *La Puce communautaire* », (Département de sociologie, Université Laval, mars 1991). Merci également à Hélène Bédard, docteure en littérature et spécialiste de la sémiotique greimassienne, pour ses précieux conseils lors de la préparation de la partie 2 de cet article.

vivent au seuil ou sous le seuil de la pauvreté. À l'image de l'est de Montréal, ce quartier est caractérisé par une structure industrielle déphasée, des travailleurs à la formation inadéquate et offre une image rebutante. Il s'est par contre nimbé d'une aura de combativité, développée au fil de luttes centenaires menées contre toutes les formes d'exploitation. *La Puce communautaire* se situe dans la continuité de ces luttes et de ces revendications.

Notre intérêt pour les activités du groupe réside d'une part dans le fait que « *Nous vivons un de ces rares moments où, à partir d'une nouvelle configuration technique, c'est-à-dire d'un nouveau rapport au cosmos, s'invente un style d'humanité* » (Lévy 1991, p. 18). Notre hypothèse est à l'effet que les activités du groupe *La Puce communautaire* autour des technologies informatiques révèlent de nouveaux rapports au monde basés sur une symbolique et sur des pratiques émergentes, donc peu valorisées. D'autre part, en admettant que « *L'utilisation d'une technologie intellectuelle [comme l'informatique] place un accent particulier sur certaines valeurs... [et qu'autour de ces valeurs] se cristallisent des formes particulières* » (Ibid., p. 144), nous dirons que *La Puce communautaire* tisse, à même les pratiques qu'elle mène, « *un style d'échanges sociaux, un style d'inventions techniques et un style de résistance morale, c'est-à-dire une économie du don (des générosités à charge de revanche), une esthétique des coups (des opérations d'artistes) et une esthétique de la ténacité (mille manières de refuser à l'ordre établi le statut de loi, de sens ou de fatalité)* » (de Certeau 1980, p. 71).

Le groupe a pour objectif déclaré de permettre une appropriation des nouvelles technologies par la population, ainsi que par les organismes des milieux populaires. Qu'est-ce à dire d'un point de vue sociologique? Peut-on construire cet objet hors des deux écueils que constitue d'une part le politique – la réduction de cette activité à un affrontement avec l'État – et d'autre part l'identité : ramener cette question à une quête d'identité? *La Puce communautaire* propose de mettre les technologies informatiques à la portée de tous. Que se joue-t-il dans cette activité et le discours qui l'accompagne? Notre hypothèse est que se produit, au croisement d'une culture populaire et d'une culture technologique, un ensemble de phénomènes symboliques que nous cherchons à porter au jour et dont nous voulons préciser la nature et les effets.

Il s'agit de formes sociales – toujours menacées, toujours précaires – qui se traduisent dans des matérialités. Nous allons tenter de construire ce réel-là, en intégrant des éléments qui permettent de rendre compte de façon objective et rigoureuse de pratiques émergentes et en gestation. Partir de pratiques donc, « *Faire la part du travail idéologique et de la production symbolique qui se matérialisent à travers les formes objectives et significatives apparentes du processus social* » (Ramognino 1982, p. 94). La question peut dès lors se formuler ainsi : comment les acteurs de *La Puce communautaire* s'expliquent-ils ce processus d'appropriation des nouvelles technologies? C'est à cette construction que la démarche s'arrête maintenant.

L'enjeu premier de la sémiotique est fondamental pour la sociologie puisqu'il a trait aux « *rappports entre la production du sens, la construction du réel, et le fonctionnement de la société* » (Véron 1980, p. 74). La sémiotique, rappelons-le, s'intéresse à la production et à la circulation des signes dans la vie sociale. Son mode de construction tient compte de la notion complexe et souvent négligée, de fonction symbolique, c'est-à-dire de la capacité de l'acteur de représenter, en son absence, le réel par des signes, et de le lire, de le comprendre, de l'interpréter, de l'expliquer.

Pour les sociologies, le problème posé par le symbolique reste encore et toujours entier, depuis fort longtemps d'ailleurs. Durkheim en son temps énonce le dilemme de la sociologie : il rappelle que « *La vie sociale était tout entière faite de représentations* » et que la sociologie avait pour objet ces « *manières de voir, de sentir et d'agir* » (Durkheim 1987 p. XI et 7) qui s'imposent à l'acteur sous l'emprise de la contrainte. Mauss aussi qui, dans son *Essai sur le Don*, parle du mana, à savoir cette force et cet esprit qui accompagnent le cadeau et que le donataire reçoit lors même qu'il accepte le cadeau. Il en va de même jusqu'à Parsons, Bourdieu et même Giddens.

Tant du côté des sociologies empiriques que culturelles, la question du symbolique est présente bien qu'elle soit demeurée implicite et non conceptualisée², ne serait-ce qu'en raison de ce véritable trou noir des théories sociologiques qu'est le langage³. Il s'ensuit une construction dichotomique de l'objet en deux parties irréductibles, réel—imaginaire, et de son dédoublement, agir—parler, dispositif sémiotique par excellence qui règle le partage des choses : d'une part le monde de l'éphémère, de l'évanescence, de l'insaisissable, celui de l'imaginaire donc du symbolique ; d'autre part le monde des pratiques objectives et techniques, celui du roc solide du travail, de l'économie et des rapports de force, seuls moteurs du changement et de l'histoire. Est-il besoin de préciser que, dans une telle construction, le réel est lesté du poids du symbolique et, de façon générale, du culturel ?

Cette construction induit un découpage problématique du réel social en regard de l'exigence de totalité ; dès lors qu'elle fonctionne, cette construction bloque le recadrage du phénomène à l'étude dans une totalité plus englobante, puisque le chercheur a oblitéré l'autre moitié du réel. Une telle dichotomie est réductrice, car l'expérience de *La Puce Communautaire* soulève l'interrogation suivante : les rapports de force ne sont-ils pas aussi des rapports de sens ? N'est-ce pas parce qu'ils font sens que les rapports de force sont à ce point opérants ? Comment dès lors construire l'objet et faire tenir ensemble les deux faces du problème ?

La fonction symbolique donne au social des formes préexistantes – formes préconstruites aussi – qui s'avèrent des conditions de possibilité pour la conduite de l'acteur en situation. C'est dans la mesure exacte où elles préforment les acteurs, les objets, les pratiques et les rapports sociaux que ces formes sociales sont sémiotiques, c'est-à-dire des signes. Dans ses pratiques, l'acteur s'en empare, peut en faire usage, les routiniser ou les transformer : action mutuellement orientée, réciprocité, etc. Le rapport de l'acteur à ses pratiques — le caractère réflexif de l'action — n'est ni direct, ni transparent ; il est médiatisé par la fonction symbolique⁴. Elle régit la pratique sociale (pratiques techniques objectives et pratiques culturelles) en tant que médiation, c'est-à-dire « *détour que le sujet opère pour vivre et agir dans le monde* » (Ramognino 1988, p. 3). Parce que si détour il y a, on a affaire à une médiation et il s'agit d'en préciser la construction et le fonctionnement.

Cette fonction symbolique a trait à la mise en œuvre d'une intelligibilité du monde physique et social qui renvoie à un rapport cognitif au monde, mais aussi à un rapport sensible, corporel en quelque sorte, noué autour du mouvement et de la décentration du soi. L'acteur social ne transforme pas directement le monde physique et matériel pour sa subsistance ; il y interpose la médiation de l'outil, que ce soit la mailloche du néanderthal

2. Les sociologies abordent de façon générale cette question en considérant d'un côté, la capacité des acteurs sociaux de créer du sens dans leurs activités, et c'est alors le paradigme herméneutique qui prévaut dans une perspective plus ou moins wébérienne ; ou, de l'autre côté, en découpant la réalité sociale à des fins analytiques en paliers ou en instances dont l'un, nommé le culturel-symbolique, devient en quelque sorte le lieu de classification de tous les phénomènes qui offrent peu de prise à certaines sociologies : l'art, la religion, la mémoire, les rituels, les traditions, les célébrations, le langage, etc. Donc, soit un redoublement des conduites des acteurs par le sens, soit un domaine particulier de la totalité sociale.

3. Faut-il y voir un effet pervers de l'omniprésence du paradigme herméneutique, des formes interprétatives et des problématiques de la conscience dans les sociologies contemporaines ? Ceci toutefois est une toute autre question.

4. Parler de fonction symbolique à propos des problèmes de pratique ou d'action sociale est à ce point incongru, c'est-à-dire étranger au langage ordinaire de la sociologie et contraire aux habitudes les plus ancrées de la discipline qu'on ne se surprendra pas de voir un auteur aussi en vogue que Giddens, et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres, prendre plutôt le chemin du langage de la motivation et de l'intentionnalité : « Ce que j'appelle le modèle de stratification du soi agissant exige de considérer le contrôle réflexif, la rationalisation et la motivation de l'action comme trois ensembles de procès qui s'enchaînent les uns dans les autres. La rationalisation de l'action qui renvoie à l'« intentionnalité » en tant que procès, est un trait routinier de la conduite humaine[...] » (Giddens 1987, p. 52)

ou l'ordinateur du moderne. De même, l'acteur ne fait pas que réagir passivement aux stimuli de l'univers environnant; il y interpose la médiation de la parole⁵

La médiation, l'outil et la parole donc, ajoute quelque chose qui n'était pas là au départ. Sollicité par une situation sociale, l'acteur met en œuvre son intelligibilité, compétence acquise progressivement. Il ne réagit pas en pur automate, mais il fait des opérations: il produit des solutions à partir des signes (mot, objet, etc.) qu'il lit dans cette situation⁶. La conduite de l'acteur en situation a ceci de particulier qu'elle «*présuppose la mise en œuvre d'un cadrage cognitif socialisé, tout aussi bien qu'une structuration socialisée des pulsions*» (Veron 1987, p. 123).

Il s'agit là d'une construction de l'objet qui demande quelques précisions. L'intelligibilité des acteurs de *La Puce communautaire* opère à travers ce cadrage cognitif socialisé: acquis et partagé au sein d'une communauté, il est relationnel et situationnel plutôt que modèle formel⁷. Cette intelligibilité se manifeste dans des formes sociales relativement autonomes telles que des paroles, des objets, des relations, des événements, la conduite d'autrui, etc. Ainsi l'étude du discours de *La Puce communautaire* ouvre la voie à l'analyse de la construction du réel et du fonctionnement de la société chez un acteur social en situation: quelles connaissances et quels rapports sensibles sont mobilisés dans cette activité d'appropriation des technologies informatiques?

ANALYSE SÉMIOLOGIQUE DES TEXTES DE *LA PUCE COMMUNAUTAIRE*

Le groupe est né de la ténacité et de l'acharnement de trois femmes qui ont toujours cru que le rêve de construire leur autonomie et d'en vivre pouvait devenir réalité. «*Nous avons commencé avec une volonté de fer, une intuition aiguë du bien-fondé d'une telle intervention, une bonne expérience communautaire, des compétences techniques et professionnelles et... sans argent*» (*La Puce communautaire*, a., p. 1). Le rêve passera désormais par les nouvelles technologies informatiques. D'ailleurs, les quelques objectifs que ces femmes s'étaient tracés au départ deviendront par la suite les orientations du groupe:

- Permettre au grand public et au milieu communautaire de s'appropriier les nouvelles technologies;
- stimuler l'implication active des femmes dans le domaine des nouvelles technologies;
- rendre accessibles à la population des activités de formation et de familiarisation aux nouvelles technologies;
- promouvoir, sur les plans régional, national et international, la réflexion sur les impacts et les possibilités des nouvelles technologies dans la vie quotidienne et au travail.

5. Sur la distinction entre ces deux types de conduites: «*Comment accepter la dissymétrie qui se crée ainsi entre deux conduites humaines, la conduite technique et la conduite symbolique? Toutes deux sont des conduites médiates dans lesquelles le sujet se détourne de son objet pour mieux le prendre en charge: au lieu d'attaquer la pierre de ses mains et de ses ongles, l'homme se sert de l'outil, entité médiatrice qui s'interpose entre la main et l'objet; au lieu de répondre simplement au stimulus de l'objet présent, l'être humain interpose la médiation du mot et du concept. Et l'on voudrait que l'outil nous rende maîtres et possesseurs de la nature, alors que le mot se bornerait à refléter le monde... À ce compte-là pourquoi le marteau ne reflèterait-il pas la main qui le brandit et le clou qui l'enfoncé? Le mot n'agit pas plus mystérieusement que le marteau: il agit autrement.*» (MOLINO 1978, p. 22).

6. Cependant, du point de vue analytique, l'acteur social n'est redevable ni de sa seule subjectivité (celle du surgissement pur de la décision libre) ni de la trilogie motivation-intention-aspiration. Qui plus est, «*une théorie des discours sociaux peut se donner comme but l'analyse de la production du réel-social sans s'embarrasser d'un modèle subjectiviste de l'acteur*» (Veron 1987, p. 123). Elle fonde l'analyse de la construction du réel sur «*a mode of pursuing the relevant units of analysis*» (Manning 1987, p. 44) plutôt que sur la seule subjectivité ou intentionnalité de l'acteur.

7. Le sociologue n'a pas à subir l'impérialisme du modèle cognitif formel élaboré par les sciences cognitives dans la mesure où la reconnaissance de l'intelligibilité humaine se spécifie en fonction de l'histoire et des cultures.

Afin de réaliser ces objectifs, des stratégies sont élaborées. Elles vont prendre la forme de programmes, organisés en secteurs d'intervention. Leur mise en place découle d'un processus dont le point de départ est une volonté de régler les démarches concrètes du groupe en fonction de règles logiques et objectives : questions de pédagogie en même temps que de changement social. Des réalités extérieures, fort contraignantes, vont toutefois influencer largement cette logique. Si les compétences, les intérêts et les visées idéologiques des fondatrices sont mises à contribution, surgissent néanmoins la nécessité des ressources financières, les priorités des bailleurs de fonds, les besoins du milieu. Les secteurs suivants donnent à *La Puce communautaire* sa spécificité : cheminer vers la maîtrise et l'expertise des nouvelles technologies informatiques.

Le secteur GRAND PUBLIC propose des activités de sensibilisation et d'initiation et vise une clientèle bien spécifique, celle des gens qui sont peu ou pas familiers avec l'informatique. Des ateliers d'introduction à la micro-informatique sont organisés pour les chômeurs, les travailleurs à faibles revenus, les travailleuses à la maison. Ils visent à permettre un approvisionnement du micro-ordinateur, à offrir une connaissance de base sur les aspects les plus connus de l'informatique.

Au fil des ans, ce secteur va être relégué au second plan au profit de l'idée de rentabilisation. *La Puce communautaire*, profitant d'un programme fédéral⁸, va pouvoir donner son véritable envol à un secteur important, celui des services aux groupes (le secteur RESSOURCES INFORMATIQUES). Les services aux groupes consistent en des démarches d'apprentissage intégrant l'utilisation du micro-ordinateur dans les services à la clientèle des groupes populaires, ou dans d'autres démarches se rapportant à l'informatisation du travail. Ce secteur est en fait le fruit d'un décloisonnement (entre les cours offerts dans le secteur GRAND PUBLIC et celui-ci) devenu nécessaire du fait de l'augmentation d'une clientèle demandant des types de services de plus en plus spécifiques.

La Puce communautaire ajoute encore une corde à son arc : l'idée de répondre aux besoins du marché du travail en proposant un programme de formation en traitement de texte et de perfectionnement en secrétariat. Ce projet est bientôt accepté et subventionné par l'État fédéral. Le secteur FORMATION PROFESSIONNELLE prend vie.

Les secteurs mis en place par *La Puce communautaire* représentent le lien du groupe avec la population, avec les organismes et les autres entreprises. Ils sont en quelque sorte des espaces et des moments d'échanges, fruits de manières d'être et de travailler. L'expérimentation menée est en même temps marquée au coin de la reconnaissance de l'importance du groupe dans l'univers des nouvelles technologies. Cette quête de reconnaissance passe par des stratégies (programmes, instruments pédagogiques, services à la collectivité) qui lui permettent en toute éventualité de jouer un rôle tangible dans cet univers.

Le groupe *La Puce communautaire* voit le jour en 1984; nous allons en étudier le discours tel qu'il se donne à voir dans les bilans de ses trois premières années d'existence. Les textes issus des bilans et perspectives du groupe sont une construction du réel : fonction symbolique et cadre cognitif. Ils couvrent les trois premières années d'existence, de 1984 à 1987 et tracent une trajectoire. Ces documents, riches de contenu, ont aussi l'avantage de l'uniformité et de la comparaison. En effet, leur thématique est la même d'une année à l'autre : rendre compte de l'état du groupe à un moment précis, réfléchir sur les actions à prendre et proposer des lignes de conduite.

8. Celui de la direction du Développement de l'emploi du gouvernement fédéral qui offre des possibilités d'immobilisation et de formation favorisant l'implantation de l'information dans les organismes communautaires.

La saisie de l'action sociale⁹ de ce groupe passe par une analyse du discours en deux temps qui croise en fait deux types de méthodes afin d'optimiser l'approche du réel social. Il importe cependant de préciser que Greimas et Peirce constituent des méthodes de formalisation d'intuitions de départ plutôt qu'une méthode de découverte du réel social.

UNE ANALYSE SÉMIOTIQUE EN DEUX TEMPS

Dans l'univers des sémiotiques, deux grands courants ont imprimé leur marque au cours du XX^e siècle. L'un, appelé courant dyadique, fonctionne de façon binaire, en opposant langue et langage. On réfère à Saussure quand on parle des sources de la sémiotique et du courant dyadique. Chez Saussure, le signe est linguistique et celui-ci inscrit la langue dans un système de signes, parmi d'autres systèmes de signes. Il ramène la sémiotique à la linguistique au sens où l'objet à construire est la partie arbitraire (le codifié) de tout signe, à l'exclusion même de la partie motivée (l'usage).

Le courant triadique par ailleurs fonctionne au tiers inclus. Il vaut mieux alors parler de « lieu de manifestation d'une multiplicité de traces qui relèvent d'ordres de détermination différents » (Véron 1987, p. 17). Dans ce courant, un signe peut être à la fois lui-même et quelque chose d'autre. Tout signe, tout objet et, par-dessus tout, toute pensée sont toujours en déplacement et en mouvement. Le symbolique y est un signe ou une partie importante de la totalité d'un signe. Ces ordres de déterminations appellent des méthodes différentes afin de mieux rendre compte du réel social.

LA SÉMIOTIQUE STRUCTURALE GREIMASSIENNE

La sémiotique greimassienne¹⁰ s'est érigée sur la base de la logique du discours. Les modèles logico-sémantiques et prédicatifs situent cette sémiotique à la frontière du courant triadique, d'inspiration logico-mathématique, qui se préoccupe de la syntaxe, de la sémantique, de la prédiction et de la logique des relations.

Dans la sémiotique de Greimas, l'analyse discursive est une étape préliminaire essentielle. Elle permet de construire les éléments pertinents à une analyse logique, quel que soit le modèle sémiotique retenu par ailleurs. Cette étape constitue le premier moment de formalisation des éléments importants de l'objet étudié (un texte en langue naturelle). Bref on prend connaissance du texte une première fois, et le travail de découpage commence alors.

SÉLECTION ET CONSTRUCTION DES DONNÉES

A) L'analyse discursive

Une règle de sélection permet de classer les données contenues dans les textes et trier les éléments principaux ; nous avons eu recours à un tableau de lecture permettant de dégager la structure syntaxique. Cette démarche est un premier pas vers la reconnaissance du processus de transformation du récit.

Chaque verbe d'état signale une situation, soit initiale soit finale : il correspond à des jonctions positives (conjonction) ou négatives (disjonction), entre des sujets et des objets de valeur – réels ou symboliques – qui circulent et qui s'échangent. Il faut aussi

9. Pour y cerner la fonction symbolique, l'analyse passe par des formes de rationalisation du social. L'intervention sociale (ou intervention rationnelle) regroupe des activités qui se fondent sur une base rationnelle et qui est le propre des appareils. L'action sociale a trait à l'ensemble des activités sociales fondées sur une fonction symbolique qui se réalise sous des formes communautaires de solidarité et qui est le propre des réseaux. La distinction entre intervention et action sociale est introduite par Ramognino (1988). La distinction entre appareils et réseaux est celle de Lemieux (1981) et Godbout (1990). Le croisement de ces deux distinctions nous est apparu fécond.

10. Elle est influencée par l'anthropologie française du XX^e siècle — surtout par le structuralisme — de même que par les formalistes russes (Greimas 1979, 1983)

relever les intentions et les objectifs que les acteurs proposent, de même que leurs réalisations, leurs échecs, ce qui les a aidés ou ce qui leur a nui. Ceci implique aussi qu'on relève l'identité de chaque acteur et son rôle actantiel : sujet, anti-sujet, opposant, adjuvant, destinataire, destinataire.

L'ordonnement de ces repères, sorte de grille de lecture, a facilité la sélection des éléments pour les construire :

Tableau 1
Relevé et classement des informations

Personnages	Rôle actantiel	Situation initiale	Actions	Situation finale	Réalisations	Échecs	A aidé	A nui

La lecture des textes à partir de cet outil a permis de trier des mots et des groupes de mots qui sont ensuite classés dans l'une ou l'autre des colonnes¹¹.

B) L'analyse narrative

L'analyse discursive a donc permis de repérer des mots ou des groupes de mots qui expriment une réalité à un moment précis, mais ces mots ne sont pas encore plongés dans leur contexte. Il reste encore à en dégager une structure formelle. L'étape suivante est alors celle de l'analyse narrative qui examine comment s'articulent en récit les éléments constitutifs des textes et comment circulent divers objets de valeur¹². La formule pour démontrer le tout s'inscrit dans un programme narratif qui met en jeu des sujets appelés *sujets de faire* et d'autres dits *sujets d'état*. Dans ce cas, nous nous sommes attachés aux *sujets de faire* qui sont des sujets agissants : ils opèrent des transformations dans le déroulement du récit. Dans la formule suivante :

$$\begin{aligned} & (S \gg O) \\ & F [S - \> (S \ll O)] \\ & (S \ll O) \end{aligned}$$

on peut lire d'abord qu'un faire transformateur (F) est exercé par un sujet de faire (S) (le groupe *La Puce communautaire*), qui vise à (-) transformer une situation en sa faveur : la quête d'un objet de valeur (O), c.-à-d. l'argent. Dans le cas présent, le point de départ pose implicitement le sujet en disjonction avec l'objet et l'amène, par une suite d'actions, à entrer en conjonction («) avec lui. On lit ensuite le résultat final : (S « O).

Il peut y avoir plusieurs programmes narratifs (PN) dans un récit (les bilans du groupe), donc plusieurs sujets et plusieurs objets : il faut distinguer chaque sujet et chaque objet en fonction des actions menées et des objets de valeur recherchés. Par exemple,

11. Par exemple, dans la phrase (extraite du 1^{er} bilan du groupe, p. 1) : « Nous avons commencé avec : une volonté de fer — une intuition aigüe du bien-fondé d'une telle intervention — une bonne expérience communautaire — des compétences techniques et professionnelles — et... sans argent », nous avons classé dans la colonne « Situation initiale » : nous avons (verbe d'état)... volonté de fer, intuition, expérience, compétences, sans argent. Dans le même bilan (p. 1), on retrouve la phrase : « nous avons réussi à poser des assises permettant d'assurer notre survie financière et d'explorer divers champs d'intervention et, surtout, d'envisager un développement à moyen terme. » Dans la colonne « Situation finale », nous avons classé nous avons... survie financière, explorer des champs d'intervention, envisager un développement à long terme. Il y a ici, comme le stipule le vocabulaire greimassien, une conjonction entre un sujet et son objet. La volonté de faire est couronnée par un résultat positif. Il y a eu transformation d'un état initial et progression.

12. La sémiotique donne à la notion de valeur diverses significations qui, toutes, se rejoignent au moins autour des notions d'usage (cette valeur est estimée par l'usager en terme d'utilité) et d'échange (cette valeur est déterminée par un processus de rationalisation d'ordre économique qui échappe à la majorité des usagers et qui implique un prix à payer, déterminé par la rareté d'un produit, l'offre et la demande). Cette notion de valeur se rapporte à l'estime accordée à une chose réelle ou symbolique et partagée par des personnes et des groupes en fonction de normes et de règles admises plus ou moins tacitement.

selon les séquences, *La Puce communautaire* est considérée comme sujet S, l'État, comme un second sujet S1, et ainsi de suite. Il en va de même pour les objets de valeur.

Les éléments du texte qui n'apparaissent pas dans le tableau par colonnes proviennent de ce processus d'élimination, de sélection qui met en lumière la macro-structure du récit. N'est retenu que ce qui pose des actions et des relations entre acteurs et qui nous guide sur le chemin de la transformation, de la progression ou de la régression des sujets impliqués.

La seconde règle, celle de la construction, implique de relire le tableau. Il ne s'agit déjà plus du texte original, dans sa facture linéaire, mais d'un texte nouveau déconstruit dans sa logique première. Cette lecture laisse bientôt apparaître un certain nombre de constantes, qui semblent tisser des relations avec d'autres groupes de phrases et suggèrent des thèmes de relations. Ce sont certains mots clés qui autorisent ces suggestions¹³.

Il s'agissait d'abord de repérer le ou les programmes narratifs formant ce thème (exemple : le « fonctionnement organisationnel ») et d'en faire l'analyse, en examinant les situations initiales (SI), puis les actions (A), incluant les réalisations, les échecs, ce qui a aidé et ce qui a nui, enfin les situations finales (SF).

Dès la première année, le groupe pose la nécessité, en terme d'action, d'aborder le processus d'évaluation des activités afin de mieux identifier les besoins. Au cours de la deuxième année, le groupe précise, en situation initiale¹⁴, que l'organisation générale est en phase transitoire pour instaurer des mécanismes d'encadrement répondant aux besoins de l'augmentation de personnel et de la division sectorielle de son intervention. Sur le plan des actions, l'équipe constate à nouveau la difficulté organisationnelle d'intégrer harmonieusement le personnel dans une perspective de gestion collective.

La troisième année est celle où le personnel participe à une démarche de restructuration de la direction permettant une plus grande démocratie et une meilleure efficacité : amorce d'une rationalisation des effectifs et d'une clarification des niveaux de décisions. On « assiste » d'ailleurs à la mise à pied de plusieurs employés. En situation finale, la troisième année est une année de crise : le type de direction et les structures sont remis en question, puisqu'ils n'ont pas permis de s'adapter à la situation. Le groupe enregistre de grosses lacunes quant à la gestion du projet, y lit-on encore.

Dans ce thème, un programme narratif ressort particulièrement : le PN de gestion¹⁵.

13. Par exemple, dans la phrase « III — Organisation générale : Actuellement en phase transitoire pour instaurer des mécanismes d'encadrement répondant aux besoins de l'augmentation du personnel et de la division sectorielle de notre intervention » (Bilan 1986-87), le mot clé est organisation. Il revient d'ailleurs souvent dans la série des phrases regroupées dans le tableau de classement. Au total, huit mots clés ont été repérés à partir du tableau de lecture. Ces mots clés sont : pédagogie, valorisation, promotion et participation, animation, formation, finances, développement, fonctionnement organisationnel. Pour les fins de cet article, nous n'utilisons qu'un seul mot clé, « fonctionnement organisationnel », à titre d'illustration de la méthode.

14. « Nous avons commencé avec une volonté de fer, une intuition aiguë du bien-fondé d'une telle intervention, une bonne expérience communautaire, des compétences techniques et professionnelles et... sans argent » (La Puce communautaire, a., p. 1)

15. SI : Nous avons toujours à relever d'importants défis... sur le plan organisationnel afin d'intégrer harmonieusement le personnel dans une perspective de gestion collective (disjonction initiale).

A : Les nouveaux secteurs ressources informatiques et formation professionnelle ont été développés par d'autres personnes que les fondatrices, n'ayant pas les mêmes préoccupations idéologiques. Ce nouveau personnel n'est pas aussi consciemment motivé par le défi de *La Puce*.

L'ensemble du personnel participe à une démarche de restructuration dans laquelle on cherche un type de fonctionnement qui permet l'efficacité et une plus grande démocratie. Dans le cadre de cette démarche de restructuration, une proposition de partenariat avec investissement est proposée.

Amorce d'une rationalisation des effectifs. Moins de chefs... et plus de gens à développer des services.

Amorce de clarification des niveaux de décisions.

Mise à pied massive de plusieurs employés de *La Puce*, en 86...

SF : La 3^e année est une année de crise... le type de direction et les structures sont remis en question, n'ayant pu s'adapter à la situation.

Nous avons eu de grosses lacunes au niveau de la gestion générale du projet (disjonction finale).

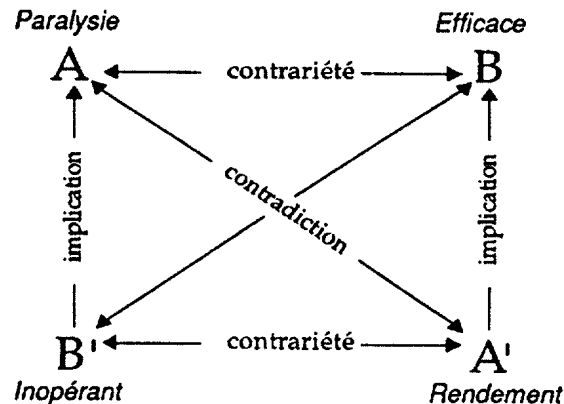
$$\begin{array}{c} (S \gg O) \\ F [S \rightarrow (S \gg O)] \\ (S \gg O) \end{array}$$

S : La Puce communautaire
O : Gestion (efficace)

Une organisation, ça se structure dit-on. Pour ce faire, il faut des objectifs, des normes, des règles de fonctionnement et des critères d'évaluation pour savoir où on va et comment on y va. Le rendement en dépend qui est le gage de la reconnaissance et de la vie. Il n'y a toutefois pas qu'un modèle de gestion : chacun suppose des incidences sur le fonctionnement de l'ensemble. Comment être opérant et, par là, efficace ? *La Puce Communautaire* ne résout pas l'équation. Le groupe a conscience qu'il faut des mécanismes d'encadrement, en construit... mais ne les applique jamais efficacement. Alors toute la gestion en subit les contrecoups. La crise financière et de leadership, à l'automne 1986, le montre bien. Entre la paralysie et le rendement, il y a un équilibre, fort précaire, de toute évidence. Le carré sémiotique en rend compte, en retenant la structure élémentaire de ce thème du « fonctionnement organisationnel » :

FIGURE 1

LE CARRÉ SÉMIOTIQUE



Ce modèle permet de constater dans quelle mesure Greimas distingue la relation de contrariété, c'est-à-dire une position qui oppose directement des contraires et qui est binaire, et la relation de contradiction, qui nécessite un troisième terme et permet une relation d'implication. Dans le carré sémiotique, les relations entre contraires – la contrariété – sont relayées par des relations de contradiction et de complémentarité : on ne passe pas directement d'un pôle à un autre, d'un état à un autre. C'est là que s'inscrit la dimension trirélatrice de la sémiotique greimassienne. Dans la figure précédente, A et A' de même que B et B' représentent des sèmes (des objets de valeur). Le sens de la lecture se fait soit de A à A' à B ou de B à B' à A, sachant que l'on ne peut aller directement de A à B ou de A' à B'.

Cette production est nécessaire dans la mesure où « *L'organisation de la structure élémentaire de la signification, située au niveau profond et de nature logico-sémantique, prend la forme d'un modèle bien précis, spatialement représentable par le carré sémiotique* » (Courtés 1976, p. 56). En d'autres mots, le carré sémiotique représente l'aboutissement de l'information, que Courtés appelle la structure élémentaire et Greimas, la

substance du contenu (Greimas et Courtés, 1979), c'est-à-dire la signification. Dans une démarche ultérieure, il devient possible d'exposer la syntaxe élémentaire du texte (le « schéma narratif ») et, finalement, la structure élémentaire du récit lui-même.

OBJETS DE VALEUR ET « PERSONNAGES »

L'ensemble des programmes narratifs relève des objets de valeur d'ordre symbolique circulant dans le récit, pour lesquels *La Puce communautaire* s'est mis en quête. Le récit montre le groupe aux prises avec des contraintes qui l'obligent à réviser constamment ses positions, à accroître ses stratégies de visibilité et à mousser son image : la route dévie considérablement de l'objectif initial à mesure qu'on avance dans le récit. Tendue vers l'extérieur au point de départ, le groupe est de plus en plus centré sur lui-même au bout de la troisième année, parce qu'une force centripète s'exerce sur lui.

Cette hypothèse ne repose pas sur l'impression que le groupe est à la merci de cette force ou qu'il subit des événements qui le font dévier de sa route ; mais du constat qu'il interagit avec des acteurs possédant des objets de valeur dont le groupe pense avoir besoin. Ces objets ne sont pas du même ordre que ceux que le groupe visait à sa naissance : ils représentent des valeurs de l'ordre de la fonctionnalité, de la possession, de la productivité, des rapports de forces. Ce sont ces objets et ce qu'ils représentent qui font dévier *La Puce Communautaire* de sa trajectoire au bout de la troisième année de son existence.

Parmi les acteurs du récit, deux retiennent l'attention : *La Puce communautaire* et l'État (surtout québécois). Ils jouent les rôles principaux de l'histoire¹⁶. Ils sont en quête d'un objet : ils font que des événements se produisent, ils construisent ou détruisent, ils accomplissent ou subissent des actes. Ils sont à l'avant-scène du procès de production de *La Puce communautaire*. De plus, comme le terme *actant* recouvre aussi les objets et les concepts, ces deux sujets sont importants dans le déroulement du récit. Les objets qu'ils font circuler entre eux sont chargés de signification, comme l'indique le carré sémiotique. Enfin, l'*adjuvant* est l'acteur auxiliaire qui, dans un récit, vient en aide à l'acteur principal. L'*opposant*, pour sa part, entrave les menées de l'acteur principal (Greimas, 1979).

L'État joue le rôle d'opposant principal du groupe, l'*anti-sujet* de l'histoire. Quelques passages en révèlent la nature. *La Puce communautaire* tient à faire sa place dans l'intervention sociale et elle prend le soin de souligner que « l'État subventionne de moins en moins l'action sociale et privilégie les institutions officielles ». La relation du sujet État à *La Puce communautaire* tient à une contrainte : le financement et, par là, la survie et le fonctionnement du groupe. Ce fonctionnement s'avère redevable de critères qui, respectés, vouent le groupe à la « réussite » et qui sont contenus dans des objets de valeurs circulant entre ces deux actants : stabilité, développement, gestion efficace, compétence. Apparaît ici l'idée même de bureaucratie, axée sur l'élimination des régimes particuliers par l'imposition de règles générales avec, comme objectif ultime, l'obtention d'un maximum de conformité et de maîtrise des moyens humains.

LA STRUCTURE ÉLÉMENTAIRE DU RÉCIT

Le récit à lire est rédigé, dans sa facture linéaire, par *La Puce communautaire*. Le groupe y raconte sa propre histoire au cours d'une brève période. Il est placé devant une ligne d'horizon inélectable, tracée par l'État. Les valeurs du groupe se trouvent opposées à celles de son rival. L'un ne conteste pas les valeurs de l'autre, il tente plutôt de les « harnacher » afin de se donner le temps d'en mieux saisir la signification. Pour parvenir à ses fins, l'État ne tente pas d'abattre le sujet au cours d'une confrontation directe. La puissance de l'anti-sujet (l'État) lui vient de sa capacité de mettre en place, par-dessus sa relation hiérarchique avec le sujet (le groupe), une structure polémique où le sujet se trouve confronté à lui-même.

16. En termes sémiotiques, on les appelle sujets.

Bref l'anti-sujet s'offre les habits de l'adjuvant principal du sujet en lui reconnaissant une position de force dans une relation d'apparence symétrique. Cette position de symétrie permet de poser ensuite la relation polémique. La puissance de l'anti-sujet comporte des stratégies qui obligent le sujet à venir s'exposer sur son terrain. D'ailleurs, plus le récit progresse, plus on avance vers la performance et plus le « terrain » de l'État grandit. La capacité d'influence de l'État, qui suppose des stratégies, vise à restreindre les zones d'incertitude, les marges de manœuvre du sujet. En fait, l'anti-sujet parvient, au cœur même du récit, à se faire passer pour adjuvant par le biais des objets de valeur dont il est dépositaire et que le sujet désire obtenir. Les deux acteurs principaux sont désormais en relation selon des règles précises.

Le schéma narratif¹⁷ est l'organisation d'ensemble de la composante narrative d'un texte et rend compte du *procès* (processus) de la signification du récit. Dans les phases successives de la séquence narrative du récit, on constate un nombre important d'accumulations, en terme de compétence : informations, découvertes, expertise, approche pédagogique. Sur le plan de la *performance* toutefois, les réalisations sont restreintes, peu développées au fil de l'histoire, par rapport à ce que le récit ne parvient pas à faire-être et dont il traite abondamment : lui-même. Ces deux plans ont une dimension pragmatique : la compétence a trait à l'épreuve qualifiante du groupe et la performance à l'épreuve principale. Tant et si bien que si le groupe réussit à se qualifier, il semble échouer par la suite. Qu'est-ce à dire ?

Le contrat de départ — la *manipulation* (opérations de persuasion) — est clair. Le groupe déclare vouloir permettre l'accessibilité et l'appropriation des nouvelles technologies par la population. En cours de route, la relation destinataire (le groupe)/sujet (population) change. D'une relation groupe-public, on passe à une relation groupe-État. Il y a eu glissement de la relation. De destinataire, le groupe est devenu destinataire. La phrase révélatrice du récit est la suivante : « *Nous attendons une réponse importante du Ministère [sic] de l'Enseignement Supérieur [sic], de la Science et de la Technologie afin d'être considéré comme projet pilote et ainsi être assuré d'une subvention pour une période de trois ans.* » La syntaxe permet de situer le verbe d'état : *être considéré*. La lecture de cette phrase est rattachée à cet état : le groupe n'a pas l'argent suffisant pour vivre et, pour l'obtenir, il doit être reconnu. L'argent reçu avant cette reconnaissance est une sorte de banc d'essai, nécessaire pour accumuler des compétences qui seront examinées et jugées plus tard, au bout des trois ans de la première subvention.

Ces deux termes¹⁸ que sont la manifestation et l'immanence sont aussi appelées le paraître et l'être. Dans un récit, il peut en effet arriver qu'un acteur s'offre à paraître de telle façon, mais qu'il soit en fait tout autre chose. Cette relation être/paraître correspond aux relations des éléments situés à l'intérieur du récit plutôt qu'un jugement porté de l'extérieur du récit. Un processus sémiotique s'attache à décrire une combinaison de valeurs modales telles qu'exprimées dans le récit et organisées de façon systémique. Le processus sémiotique s'offre à décomposer ce système et à mettre à jour ses effets. Les bornes du système sont la manifestation et l'immanence.

L'expression « être considéré comme » est, selon la terminologie greimassienne, une relation — d'un sujet à son objet — posée négativement sur le plan de la manifestation et positivement sur le plan de l'immanence. Le groupe est bien ce qu'il dit être : unique au

17. Il implique quatre étapes successives : manipulation, compétence, performance, sanction. Chacune d'elles sous-tend une phase que l'on appelle aussi épreuve : l'épreuve initiale qui correspond à l'étape de la manipulation, l'épreuve qualifiante (compétence), l'épreuve décisive (performance) et l'épreuve glorifiante (sanction). Cette séquence permet de mettre en relief, dans tout récit, la transformation de l'état de départ, de comparer celui-ci avec la situation finale, au bout du récit, et de saisir ce qui a permis cette transformation.

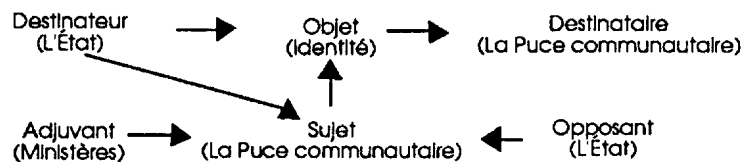
18. « Tout état, dans un récit, est posé, manifesté en face d'une instance susceptible de l'interpréter. On dit alors que l'état du sujet est défini selon la manifestation : c'est l'état du sujet tel qu'il se donne à voir, à comprendre, à interpréter... Corrélativement, on considère l'état tel qu'il peut être défini dans le récit indépendamment de cette instance d'interprétation : on dit alors que l'état est défini selon l'immanence. » (Groupe d'Entrevernes 1979, p. 42).

Québec avec un projet innovateur, mais il n'est pas reconnu publiquement. Il *est* mais ne *paraît pas*. C'est là la figure du *secret* dans le schéma greimassien de la véridiction. Il *est*, c.-à-d. qu'il a une identité à ses propres yeux et à ceux de sa clientèle : le groupe a joué un grand rôle dans la vie de ses membres tant au plan du développement professionnel que personnel. Mais il ne *paraît pas* aux yeux de celui qu'il considère capable de lui donner cette crédibilité tant recherchée pour être reconnu publiquement : l'État.

Dans le déroulement du schéma narratif, la manipulation et la compétence sont des étapes que le groupe franchit. Dans cette phase, une volonté ouvre le récit : «*Nous voulons faire notre place dans l'intervention sociale avec un projet unique au Québec.*» Or tout bascule dans le passage à la compétence, car le but révélé au début n'est pas atteint en fin de parcours : «*Il s'agit de nous faire reconnaître*», constate en effet le groupe. Dans ce passage de la compétence à la performance, le jeu de bascule a trait au fait que le groupe change de position. De destinataire il devient destinataire, plaçant l'État en position de force en lui reconnaissant le pouvoir de lui offrir d'*être* officiellement. L'identité de départ n'est plus du même ordre à cette étape de la performance. En définitive, bien que le groupe atteigne une certaine reconnaissance sur le plan de l'expertise et de la formation, il reste en quête d'une autre reconnaissance : celle d'un acteur devenu son opposant dans la progression du récit : l'État. Le modèle actantiel final du récit prend l'allure suivante :

FIGURE 2

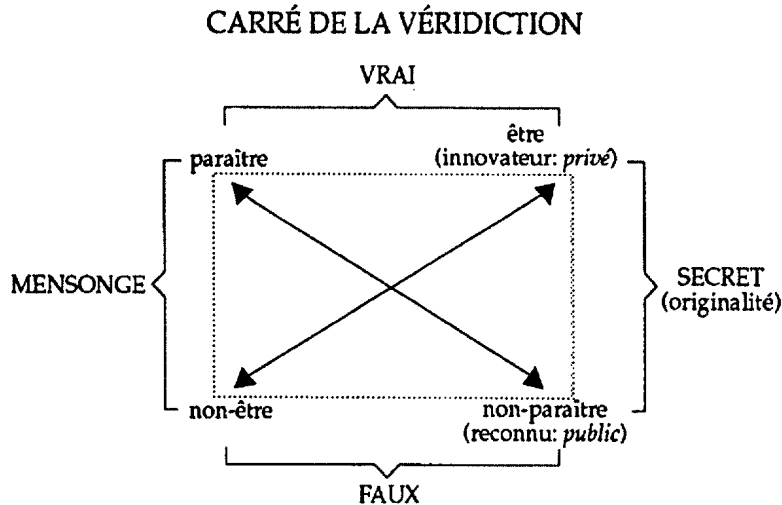
MODÈLE ACTANTIEL DU RÉCIT



Cette lecture actantienne indique que le groupe est passé de son objectif prioritaire, l'appropriation des nouvelles technologies, à un autre objectif celui de la reconnaissance et de l'identité. Ce glissement est contenu dans le besoin de se situer par rapport aux autres, de situer l'équilibre entre soi différent des autres et soi avec les autres. C'est toujours par rapport à certaines normes que l'on se situe. Le cheminement de *La Puce communautaire* côtoie les normes d'objectivité¹⁹ et d'originalité : innovatrice et unique en terme d'originalité, leader donc mais incapable de soutenir, au-delà d'un certain point, l'écrasante interaction avec l'État et subissant la pression à la conformité qui la ramène du côté de la norme d'objectivité, qui exige de se conformer aux valeurs de la réalité publique. C'est un rapport privé/public qui joue ici. Le caractère unique et novateur de l'expérience n'est pas nécessairement révélé, il semble plutôt ne plus avoir la même importance. Le tout s'inscrit dans le carré de la véridiction :

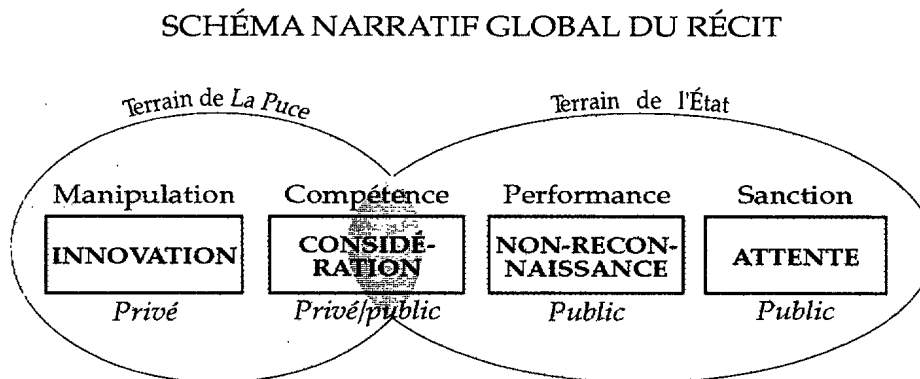
19. La norme d'objectivité «... exige qu'au cours de l'interaction sociale, chacun pense et se comporte en fonction de la réalité publique». La forme d'originalité «...combine la réalité publique et la réalité privée. [...] C'est à travers l'interaction avec autrui que la réalité privée se transforme en réalité publique, [...] c'est seulement lorsque cette transformation réussit qu'apparaît la singularité d'une idée, d'un style, d'une croyance, d'une théorie » (Moscovici 1982, p. 170-171).

FIGURE 3



Enfin, le schéma narratif global du récit montre la structure élémentaire de l'histoire et du « sens » de la lecture.

FIGURE 4



Dans le schéma narratif, on note des zones d'influence relatives aux deux sujets principaux. À gauche, celui de *La Puce communautaire* qui occupe le terrain composé des plans de la manipulation et de la compétence ; à droite, celui de l'État qui occupe le terrain de la compétence, de la performance et de la sanction. Le chevauchement des deux espaces représente la zone où l'influence des deux sujets s'entremêle. C'est dans cette zone que les objets-valeurs des deux sujets sont déposés dans les plateaux de la balance. À force de comparer, le groupe communautaire fini par trouver bien léger le poids de la considération de ceux qu'il initie par rapport à celui de l'État.

Le centre nerveux du schéma narratif, se situe sur le plan de la compétence. C'est là que le groupe manifeste le plus d'actions. *La Puce communautaire* commence sa course sur un plan secret et privé (être), poursuit cette course en privé (expertise pédagogique,

connaissances techniques, considérations de sa clientèle) et en public (recherche de subvention accompagnée d'un projet pilote, recherche de considération de la part de l'État) et bascule dans le public (non-paraître) lorsqu'elle atteint la phase de la performance. Là se situe la performance : sur le terrain de l'anti-sujet. Bien que le groupe accumule, en terme de compétence, bon nombre d'expertises et de capacités d'intervention dans son domaine, il tend à les mettre en lumière dans le but de les échanger contre une reconnaissance sociale, une crédibilité et de l'autorité... qui ne viennent pas encore au bout de la troisième année. Ainsi apparaît la construction des données et la structure formelle du récit, dégagée à l'aide de la sémiotique greimassienne.

LA SÉMIOTIQUE PRAGMATIQUE PEIRCÉENNE

La sémiotique greimassienne, structurale, met en relation, dans le récit de *La Puce communautaire*, des sujets et des objets d'où nous avons opéré une première relation entre un univers de « possibles » et un univers « d'existants » : nous en avons dégagé un premier ordre de médiation. La sémiotique peircéenne²⁰ propose une nouvelle représentation composée de signes d'où nous allons opérer une nouvelle relation entre un univers plus dépouillé et considéré à nouveau comme « possible » — la structure formelle — et un autre dont la nature est de l'ordre de la pragmatique qui accueillera ce « possible ».

La pragmatique peircéenne a permis de montrer que la structure formelle du récit (la configuration interne) pouvait être reconnue, c'est-à-dire interprétée. Le processus adopté à partir de cette étape garantissait la rigueur nécessaire pour mieux maîtriser ce travail de construction de sens qu'est l'interprétation. C'est ainsi que nous avons mis en lumière, au-delà du modèle de la reconnaissance recherché par le groupe, et exposé avec l'aide la sémiotique greimassienne que le groupe élabore un modèle d'intervention appelé aussi activité rationnelle (Ramognino, 1988), c'est-à-dire une action empreinte d'expertise et d'autorité comme forme de requalification face à l'État.

Dans son souhait d'occuper une place dans l'intervention sociale, le groupe devient demandeur. Il fonctionne et agit dans la réalité bien que le symbole lui échappe encore. La forme que prend son intervention dans un milieu communautaire est celle d'une logique de revendication, alors que dans sa propre réalité, il travaille à produire une culture spécifique. Il s'agit d'une fracture. Produisant, dans la réalité, une expérimentation tout à fait originale et accueillie favorablement par la population, le groupe lance pourtant un appel, au sens figuré. L'unicité dont parle le groupe quand il se réfère à lui-même dans son champ d'activité n'est plus aussi singulière quand il entre en relation avec l'État, à qui il s'en remet pour se mettre en scène.

Dans l'espoir d'être reconnu projet pilote par l'État québécois, le groupe affiche sa culture par le biais d'activités qu'il crée et anime; l'État s'approprie néanmoins toute la charge symbolique de cette culture et renvoie le groupe à l'état de quémandeur. L'État favorise les projets qui vont permettre une « maîtrise sociale » du développement technologique par le biais de programmes proposant l'instauration de projets-pilotes. Gestion du social oblige, l'État a besoin de tous les signes possibles, surtout de ceux qui proviennent des communautés défavorisées. Parce que ces milieux sont difficiles d'accès sur le plan des connaissances, l'État instaure des programmes favorisant les groupes communautaires qui lui apportent un savoir lui faisant souvent défaut dans la régulation du social; moins dans le but d'en saisir les nuances que d'en pondérer les vibrations.

Ainsi se dessine l'image d'un groupe qui cherche à devenir stable sur le plan financier. Ses actions administratives rendent compte, on ne peut mieux, de sa relation à son pourvoyeur : l'État. L'acteur pourvoyeur ouvre moins ses coffres dans une relation d'aide, mais pour investir le groupe au sens propre et symbolique du mot. En obtenant un

20. Nous ne développerons pas ici la conception du signe de Peirce, ni la méthode d'observation inspirée de ses travaux. Nous renvoyons le lecteur, pour plus d'informations sur ce sujet, à la thèse de doctorat de Gilles Cabazon (1991).

premier financement, puis un second, *La Puce communautaire* s'engage dans un rapport social qui lui impose des contraintes : rapports financiers, vérifications comptables, contrôles réguliers. La teneur du produit (des services) est évaluée et sa symbolique est transférée au pourvoyeur. Comment pourrait-il en être autrement dans une société fondée sur une valeur aussi recherchée sur le marché ? L'appel du groupe est donc entendu et évalué par l'État. En décidant d'y répondre, il se pose lui-même comme bénéficiaire.

Ce faisant se configure aussi l'espace-temps du groupe. L'État pourvoyeur instaure des programmes qui permettent de se tailler une place dans le monde de l'intervention communautaire. Un de ces programmes autorise le financement, à titre d'expérimentation prioritaire, de tout groupe d'intervention communautaire dans un domaine de pointe qui vise la remise à jour d'une population ciblée. *La Puce communautaire* le précise bien : elle attend une réponse de l'État pour devenir projet-pilote, c'est-à-dire pour servir de modèle dans un champ d'expérimentation précis. Elle attend que son pourvoyeur ait jugé de sa potentialité afin de lui verser la subvention attendue qui contient la possibilité de devenir stable. Se faire reconnaître, c'est accéder à un statut, celui de projet-pilote, c'est exister... officiellement. Le groupe construit son réel-social à même le fonctionnement de la société.

À mesure que se développe un processus de sémiologie dans le récit, l'utopie se fragilise de plus en plus. Affirmant sa volonté d'occuper un espace-temps dans l'intervention sociale, *La Puce communautaire* constate bientôt que l'État, pourvoyeur de fonds et gage de reconnaissance, subventionne moins l'action sociale que les institutions officielles. Tout ce qui a trait à la relation de soutien, d'autorité, de financement place le groupe communautaire en situation de dépendance et d'attente par rapport à l'État. Tant et si bien que ses efforts d'authenticité et ses visées innovatrices, pour réels et fondés qu'ils soient, s'effacent, expropriés par l'élaboration de l'adjuvant-opposant : l'État.

SÉMIOTIQUE, COMMUNICATION ET REPRÉSENTATION

Au terme de cette analyse, il convient de revenir sur certaines questions soulevées au départ. Revenons à la proposition générale à l'effet que le texte est un phénomène social, c'est-à-dire un rapport qui ne se réduit ni à un ensemble de structures ni à des rapports de force ; il inclut d'emblée les processus qui lui ont permis d'émerger, les activités de production et les processus auxquels il donne lieu, à savoir des activités de reconnaissance et d'interprétation .

Or force est de constater que les sociologies ont tendance à escamoter l'un ou l'autre de ces processus en amont et en aval du phénomène textuel, sans parler de sa configuration interne. Bref, la démarche proposée s'inscrit en faux autant contre les positions structuralistes classiques, selon lesquelles le texte est réductible à ses propriétés immanentes, que contre le sociologisme brut, qui rapporte le texte aux seules propriétés externes des ensembles sociaux où il s'inscrit. Nous poserons en conséquence que le texte renvoie à la fois et indissociablement aux trois aspects que sont sa genèse, sa configuration interne et la façon dont il est reconnu par les acteurs.

Les sociologies se sont la plupart du temps rabattues sur la distinction texte/contexte, celui-ci ayant pour finalité d'expliquer celui-là. La notion de contexte s'avère pour les sociologies une sorte de fourre-tout commode où s'exercent, pêle-mêle, des influences de toute sorte au détriment d'une rigueur dans l'analyse. Cette notion constitue en effet un magma indifférencié qui, le plus souvent, renvoie aux caractéristiques socio-psychologiques des acteurs en présence. « *Le contexte ferait ainsi référence aux aspects socio-psychologiques de l'univers du destinataire et du destinataire* » (Manning 1987, p. 40 ; c'est nous qui traduisons)

Qu'on songe un instant aux possibilités offertes à l'analyse sociologique par la prise en compte pragmatique de l'activité de reconnaissance des acteurs : elle donne effectivement aux sociologies les moyens de sortir des impasses propres aux analyses axées sur le contexte. D'un côté, elle fait éclater la notion de contexte et approche la complexité de

l'activité cognitive et interprétative. Cette complexité ainsi admise, il n'y a pas lieu d'accorder de privilèges explicatifs à l'une ou l'autre activité, mais plutôt de les analyser en elles-mêmes, à l'aide des méthodes appropriées. De l'autre, elle prohibe l'amalgame de ces deux premières dimensions avec celle de l'analyse de la forme symbolique elle-même, à savoir une description objective de ses propriétés, de ses configurations immanentes et récurrentes.

Ainsi l'analyse greimassienne a porté sur un texte constituant un complexe de signes organisé logiquement. Il est tel dans la mesure où ce dont rend compte l'analyse du récit constitue aussi une représentation de la réalité. Le récit est un projet contenu dans un signe qui ne fournit pas d'emblée son objet; il reste donc à découvrir. Bref, cette analyse associe un objet à un « possible ». Au départ, la lecture du récit proposait une relation potentielle entre un « possible » et sa concrétisation : *La Puce communautaire* et l'appropriation des nouvelles technologies. Mais, en fin de parcours, une tout autre réalité s'impose. En s'exposant, le « possible » a rencontré des contraintes et il s'est transformé. Nous entrons par là dans une mise en scène de la réalité qui a à voir avec une construction du réel, à savoir la production d'un acteur sur la scène du social.

La pragmatique peircienne a permis de réintroduire l'hypothèse de la construction de sens dans la pratique sociale. En effet, le texte étant lu par un lecteur réel, empirique, l'auteur tente de l'imaginer, notamment dans sa façon de lire le texte. Ainsi il organise son discours pour ménager des effets précis d'après des repères culturels ou une encyclopédie commune²¹. On suppose par exemple que le lecteur lira le récit d'un groupe aux prises avec des difficultés, remportant néanmoins des victoires dans la lutte pour l'appropriation de l'informatique. Cette forme textuelle se fabrique avec la prédominance de certains signes qui devraient conduire le lecteur vers les arguments nécessaires à l'interprétation.

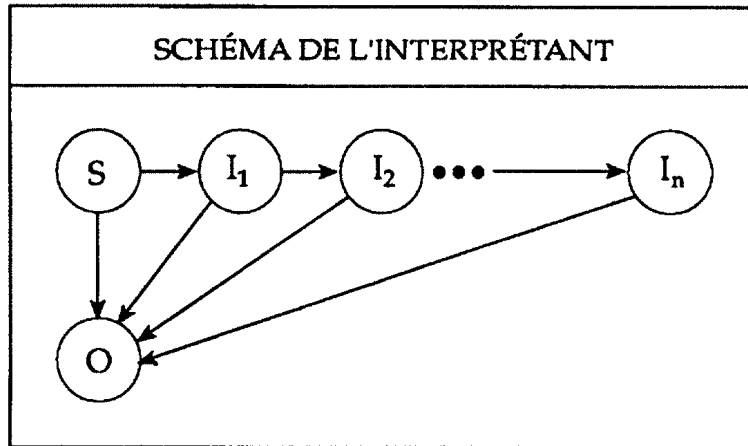
Afin de mieux comprendre l'activité de reconnaissance, un détour s'impose pour expliciter le fonctionnement de l'interprétant chez Peirce. Il s'agit du « schéma peut-être le plus suggestif du fonctionnement des signes linguistiques (et du signe en général) » (Granger 1968, p.113). Un signe s'avère « une chose reliée sous un certain aspect à un second signe, son "objet", de telle manière qu'il mette en relation un troisième signe, son "interprétant", avec ce même objet, et ceci de façon à mettre en relation une quatrième chose avec cet objet et ainsi de suite *ad infinitum*... » (Granger 1968, p.114). Mentionnons le caractère central de la notion de renvoi dans la théorie de l'interprétant : un signe ne renvoie pas à un objet concret du monde, mais à un autre signe, qui devient l'interprétant du premier, en regard de l'objet du monde dont il est question.

On peut définir différents interprétants. L'interprétant immédiat agit en quelque sorte à partir du sentiment personnel — l'impression —, il suggère. L'interprétant dynamique fournit les données nécessaires à l'interprétation des signes : il informe (cet interprétant engage le processus *ad infinitum* de la sémiologie). Un troisième type d'interprétant, final, fournit les systèmes d'interprétation : il argumente. Dans l'analyse du texte de *La Puce communautaire*, la démarche du groupe a été mise en lumière grâce à un effort d'interprétation passant par chacune de ces étapes. Voici comment Granger représente et met en figure la théorie de l'interprétant²² :

21. Ce n'est déjà plus le lecteur réel, mais bien un lecteur modèle abstrait (ECO 1985).

22. Schéma réalisé grâce à la collaboration d'Antoine G.-Tumel.

FIGURE 5

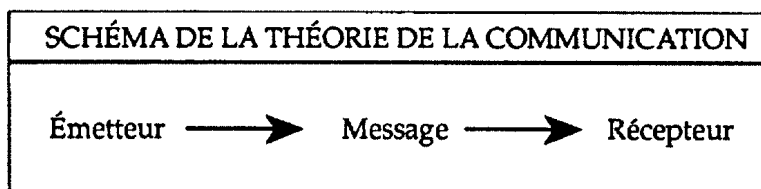


On comprendra que la construction qui est opérée ici de la fonction symbolique se situe aux antipodes de toutes les variantes des théories instrumentales de la communication. Cette proposition radicale pourra heurter certains et susciter de vives résistances. Il convient donc de s'y arrêter un peu.

Affirmons de façon péremptoire qu'on ne parle pas d'abord pour communiquer, mais pour matérialiser les activités cognitives, c'est-à-dire pour en permettre le fonctionnement. C'est dire que nous refusons explicitement le découpage des formes sociales proposé par le schéma de la communication — du genre émetteur – récepteur — et la distribution préconstruite, donc, non conceptualisée, des rôles sociaux qu'elle véhicule. Car « *il n'y a pas de système de représentation symbolique de l'information qui préexiste au langage* » (Molino, cité par Ramognino *et al.* 1991, p.15). Le langage est premier, et il demeure l'impensé des diverses sociologies qui, pour la plupart, fonctionnent encore dans une théorie présaussurienne de la langue dans laquelle on le réduit à être soit l'exacte dénomination des choses et du monde, soit une médiation qui ne sert qu'à transmettre de l'information (Ramognino, 1989).

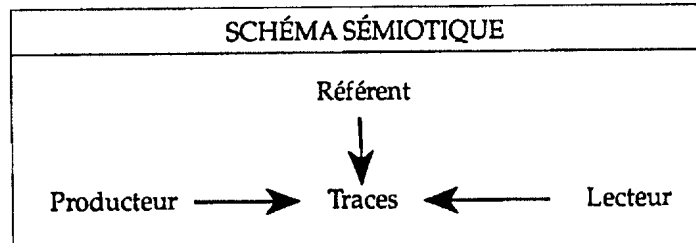
On peut, de prime abord, penser que la tripartition de Molino s'avère plus ou moins équivalente au schéma classique de la communication, quoique se formulant dans une terminologie différente :

FIGURE 6



Il existe cependant une différence majeure entre les deux schémas qui tient à ce que, en fonction de la théorie de l'interprétant, la flèche de droite a été inversée.

FIGURE 7



(D'après Molino et Nattiez 1987)

Ce schéma sémiotique suppose en effet que le mécanisme de la communication à sens unique (de l'émetteur au récepteur) est remplacé par un processus complexe dans lequel à la fois le producteur et le lecteur fabriquent des opérations sur et à partir de signes et de traces. Une forme symbolique n'est pas le passage obligé d'une trajectoire de communication qui transmettrait d'un émetteur vers un récepteur les significations intentionnelles d'un auteur. Elle est, au contraire, l'aboutissement d'un processus complexe de production de sens, autant dans sa forme que dans son contenu, et le point de départ incontournable d'un nouveau processus tout aussi complexe de lecture du texte qui reconstruit le référent à partir des traces disponibles dans le texte.

Une forme symbolique n'est pas le passage obligé d'une trajectoire de communication qui transmettrait d'un émetteur vers un récepteur les significations intentionnelles d'un auteur. Elle est au contraire l'aboutissement d'un processus complexe de production de sens autant dans sa forme que dans son contenu.

Si on accepte que la dimension de production n'est pas, de façon inévitable, orientée vers la communication, alors la forme symbolique qu'est un texte²³ n'est en aucun cas la seule expression du producteur, car son activité de reconnaissance tient compte des interprétants du lecteur qu'il postule.

Ce schéma sémiotique constitue sans doute la critique la plus sérieuse et la plus impitoyable des théories instrumentales de la communication qui règnent en sciences humaines. Ce schéma « est une théorie du fonctionnement symbolique qui considère que la communication n'est qu'un cas particulier des divers modes d'échange, une des conséquences possibles des processus de symbolisation » (Nattiez 1987, p. 39). Un cas particulier, une des conséquences possibles, rien de plus... L'analyse sociologique n'a qu'à gagner à prendre ses distances avec le modèle omniprésent de la communication ; gagner du point de vue de la finesse de ses analyses, de leur prégnance aussi.

* * *

Est-il possible, au terme de ce parcours, de retrouver l'interrogation initiale sur les rapports entre production de sens, construction du réel et fonctionnement de la société ? Cette interrogation suppose l'intégration de la fonction symbolique dans l'analyse du réel social et l'opérationnalisation du cadrage cognitif socialisé. Bref, qu'apprend-on par une analyse comme celle-ci qu'une étude plus classique d'analyse de contenu n'indiquerait pas ?

Le premier acquis de l'analyse présentée ici réside dans la perspective qu'elle ouvre aux sociologies. Celle-ci consiste à offrir une alternative aux constructions de l'objet qui prévalent et aux impasses qui les caractérisent : analyse politique stricte, identité et représentation, sociologisme brut du texte/contexte, théories instrumentales de la communi-

23. Il en va de même pour une œuvre d'art ou pour un rituel religieux.

cation. Le second acquis consiste à regarder en face des questions généralement laissées de côté : la nature et la puissance du symbolique, les formes préexistantes du social, la part du cadrage cognitif socialisé dans l'acte discursif comme médiation du rapport au monde. Le troisième acquis a trait au modèle d'analyse mis en œuvre, hors de toute orthodoxie, pour construire les données de *La Puce communautaire*.

La question à l'étude était : comment les acteurs de *la Puce communautaire* s'expliquent-ils ce processus d'appropriation des nouvelles technologies ? La réponse apportée concerne surtout la construction du réel que le discours de ces acteurs opère. D'un projet innovateur d'appropriation des nouvelles technologies par la population, on passe peu à peu à la recherche du statut de modèle d'expérimentation par l'État. Rapport social asymétrique où l'État, en position d'offrir une reconnaissance publique, impose ses contraintes au groupe, incapable de soutenir une aussi écrasante interaction. Glissement donc vers un langage technocratique, des règles techniques codifiées et une intervention rationnelle éloignée de l'action sociale et des relations conviviales de départ.

Loin de nous l'idée de penser que seul ce modèle d'analyse pouvait mener à pareille conclusion. Toutefois tant du point de vue de la construction de l'objet autour de la fonction symbolique que de l'analyse du cadrage cognitif, nous sommes parvenus à montrer comment les acteurs disent et s'expliquent ce glissement.

André TURMEL
Département de sociologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec)
Canada G1K 7P4

Gilles CAZABON
Société Commedia International
333, Promenade Riverside, app. 507
Sainte-Foy (Québec)
Canada J4P 1A9

RÉSUMÉ

Après tant d'années de réalisme politique et de rapports de force, les relations des sociologies avec la fonction symbolique sont troubles et incertaines. Nous voulons donner toute sa place et sa puissance à cette fonction symbolique en tant que médiation du rapport au monde. Elle implique un cadrage cognitif socialisé à travers lequel se matérialise une capacité d'intelligibilité. L'expérience du groupe *La Puce Communautaire* qui vise une appropriation des nouvelles technologies par la population illustre la construction de l'objet, par ailleurs proposée pour pallier aux impasses de certaines perspectives.

SUMMARY

After so many years of political realism and power struggles, sociology's relations with the symbolic function are troubled and uncertain. Our desire is to give full place and strength to the symbolic function as intermediary in the relationship with the outside world. This function implies a socialized cognitive framework by which a capacity for intelligibility can be attained. The experience of the group known as *La Puce Communautaire*, whose goal is the appropriation of new technologies by the public, illustrates the construction of the object. This object construction is proposed to make up for the inadequacies of other approaches.

RESUMEN

Después de tantos años de realismo político y de relaciones de fuerza, las relaciones de las diferentes sociologías con la función simbólica son oscuras e inciertas. Nosotros queremos dar el lugar y la potencia que merece a esta función simbólica en su calidad de mediación en relación al mundo. Ella implica un encuadre cognoscitivo socializado por medio del cual se materializa una capacidad de inteligibilidad. La experiencia del grupo *La Pulga Comunitaria* que tiende a una apropiación de las nuevas tecnologías por parte de la población ilustra la construcción del objeto, propuesta por otra parte para paliar el atolladero en que se encuentran ciertas perspectivas.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLARD, Jean (1979), *De la séduction*, Paris, Denoël/Gonthier.
- BRUZY, Claude *et al.* (juin 1980), « La sémiotique phanéroscopique de Charles S. Peirce », *Langages*, n° 58, p. 29-59.
- COURTÉS, Joseph (1979), « Quelque chose qui ressemble à un ordre », in A.J. Greimas et E. Landowski, *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, p. 61-70.
- DELEDALLE, Gérard (1979), *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot.
- DURKHEIM, Émile (1987), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, P.U.F.
- ECO, Umberto, (juin 1980), « Peirce et la sémantique contemporaine », *Langages*, n° 58, p. 75-91.
- ECO, Umberto, (1985), *Lector in fabula*, Paris, Grasset.
- FISSETTE, Jean (1990), *Introduction à la sémiotique de C.S. Peirce*, Montréal, XYZ.
- GENETTE, Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Le Seuil.
- GIDDENS, Anthony (1987), *La constitution de la société*, Paris, P.U.F.
- GODBOUT, Jacques T. (printemps/été 1986), « De l'autogestion à l'autonomie », *Possibles*, volume 10, n° 3/4, p. 117-128.
- GODBOUT, Jacques T. (1990), « L'État : un ami de la famille ? », in Denyse Lemieux (éd.), *Familles d'aujourd'hui*, Québec, IQRC, p. 173-185.
- GRANGER, Gilles-Gaston (1968), *Essai d'une philosophie du style*, Paris, A. Colin.
- GREIMAS, A.J. (1983), *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris, Le Seuil.
- GREIMAS, A.J. et Joseph Courtés, (1979), *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, Paris, Hachette Université.
- GREIMAS, A.J. (1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome II, Paris, Hachette Université.
- GREVISSE, Maurice et André Goosse (1990), *Nouvelle grammaire française*, Paris, Duculot.
- GRUPE D'ENTREVERNES (1979), *Analyse sémiotique des textes*, Presses Universitaires de Lyon.
- LA PUCE COMMUNAUTAIRE Montréal inc., (documents internes) :
- LA PUCE COMMUNAUTAIRE (1984 - 1985 - 1986), *Bilan et perspectives* ;
 - LA PUCE COMMUNAUTAIRE (1985-1986), *Bilan d'activités et orientations et perspectives* ;
 - LA PUCE COMMUNAUTAIRE (1986-1987), *Bilan* ;
 - LA PUCE COMMUNAUTAIRE (1986-1987), *Bilan des activités de La Puce communautaire* ;
 - LA PUCE COMMUNAUTAIRE (juin 1987), *Bilan et perspectives*.
- LEMIEUX, Vincent (1981), *Réseaux et appareils : une recherche dans l'Islet*, Québec, Université Laval.
- LÉVY, Pierre (1990), *Les technologies de l'intelligence*, Paris, Éditions La Découverte.
- MANNING, Peter K. (1987), *Semiotics and fieldwork*, Newbury Park Ca., Sage.
- MAUSS, Marcel (1985), « Essai sur le don », *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F., p. 143-279.
- MOLINO, Jean, (1989), « Interpréter », in Claude Reichler (éd.), *L'interprétation des textes*, Paris, Minuit, p. 9-52.
- MOLINO, Jean, (1978), « Sur la situation du symbolique », *L'ARC*, p. 20-25.
- MOSCOVICI, Serge (1982), *Psychologie des minorités actives*, Paris, P.U.F.
- NATTIEZ, Jean-Jacques (1987), *Musicologie générale et sémiologie*, Paris, Christian Bourgois Éditeur.
- RAMOGNINO, Nicole, (avril 1982), « Pour une approche dialectique en sociologie », *Sociologie et sociétés*, XIV/1, p. 83-95.
- RAMOGNINO, Nicole, (1988), « Matérialité des formes langagières et construction sociologique : l'interdisciplinarité sémiologies-sociologie est-elle possible ? », document de travail, non publié.
- RAMOGNINO, Nicole, (janv.-déc. 1989), « L'errance cognitive du sociologue. Du sujet à l'objet : le cercle herméneutique », *Sociologie du Sud-Est*, p. 59-62, p. 83-113.
- RAMOGNINO, Nicole, (1991), *La Politique s'affiche. Les affiches de la Politique*, Paris, Didier Érudition/Presse de l'Université de Provence.
- VÉRON, Éliseo, (juin 1980), « La sémiosis et son monde », *Langages*, n° 58, p. 61-74.
- VÉRON, Éliseo, (1987), *La sémiosis sociale*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes.